













était attachée une graisse semblable aux franges d'une blanche étoffe de soie.

Ce moment est encore présent à ma mémoire, où j'entrai dans la litière d'Oneyza, de ma chère Oneyza ! « Que Dieu te punisse ! me dit-elle ; tu me forceras d'aller à pied. »

Notre poids faisait incliner le palanquin. « Imroulcays, disait-elle, tu écrases mon chameau ; descends.

« Va, lui répondis-je, laisse à ton chameau la bride flottante, et ne me prive pas du bonheur de caresser tes appas.

« J'ai courtsié plus d'une beauté comme toi : la femme enceinte m'a reçu la nuit dans sa demeure ; celle qui allaitait un jeune enfant, dont le col était garni d'amulettes, a oublié pour moi son nourrisson.

« S'il poussait derrière elle des cris plaintifs, elle se tournait à demi de son côté, et m'abandonnait encore la moitié de ses charmes. »

Un jour, sur la colline de sable, ma maîtresse me repoussa avec sévérité, et s'engagea sans retour, par un serment, à ne plus m'écouter.

« O Fatime, ne m'accable pas de tant de rigueur. Si ta résolution de rompre avec moi est inébranlable, du moins ne romps pas si cruellement.

« Tu abuses de l'empire que te donne sur moi la passion qui me dévore, et de la soumission que j'ai toujours montrée pour tes volontés.

« Si quelque chose en moi t'a déplu, détache doucement mon cœur du tien, et rends-lui sa liberté.

« N'as-tu répandu autrefois des larmes que pour lancer de tes yeux des traits plus sûrs contre ce cœur devenu ta victime ? »

Une jeune vierge était renfermée dans un séjour dont l'imagination même n'osait franchir l'enceinte ; j'ai pu goûter à loisir le bonheur de la voir.

Pour parvenir jusqu'à elle, j'ai passé à travers ses gardiens, qui brûlaient du désir de m'immoler en secret.

Lorsque les Pléiades paraissaient dans le ciel, brillantes comme une ceinture parsemée de pierreries,







J'ai traversé des vallées stériles, désertes, où le loup, comme un joueur ruiné chargé de famille, errait en hurlant.

J'ai répondu à ses cris lugubres, et je lui ai dit : « Ton sort, comme le mien, est d'être pauvre, puisque non plus que moi tu ne sais pas amasser.

« Tous deux nous abandonnons aux autres ce que nous obtenons de la fortune ; celui qui nous imite finit par tomber dans la misère. »

Dès le point du jour, lorsque l'oiseau est encore dans son nid, je pars monté sur un cheval de haute taille, au poil ras, dont la vitesse assure le succès de ma chasse.

Docile au frein, il sait également attaquer et éviter, poursuivre et fuir. Sa force et son impétuosité sont celles d'un quartier de roc qu'un torrent précipite du haut d'une montagne.

Sa couleur est baie ; la selle peut à peine se fixer sur son dos, semblable à la pierre polie sur laquelle l'onde glisse avec rapidité.

Il est maigre et plein de feu. Lorsqu'il se livre à son ardeur, il fait entendre dans sa course un son pareil au bruit de l'eau qui bouillonne dans une chaudière.

Après une longue carrière il vole encore légèrement, tandis que les meilleurs coursiers, épuisés de fatigue, laissent tomber pesamment leurs pieds, et font lever la poussière même sur un terrain ferme et battu.

Il renverse le jeune homme dont le poids est trop faible pour lui, et fait flotter au gré des vents les vêtements du cavalier qui le charge davantage, et sait le manier avec plus d'énergie.

Ses mouvements sont aussi prompts que la rotation du jouet sur lequel la main de l'enfant a roulé une ficelle de plusieurs bouts noués ensemble.

Il a le flanc court de la gazelle, le jarret sec et nerveux de l'autruche ; son trot est l'allure accélérée du loup, son galop la course du jeune renard.

Son corps est large. Sa queue épaisse, quand on le regarde par derrière, remplit tout l'intervalle de ses jambes ; elle ne tombe pas jusqu'à terre, et il ne la porte pas de côté.



L'orage, autant que ma vue pouvait en juger, s'étendait à droite sur le mont Catan, à gauche sur les monts Setâr et Yadhbal.

Il a répandu sur Coutayfa des torrents qui ont renversé les plus grands arbres;

il a envoyé sur le sommet de Kenân une ondée qui a obligé les chevreuils à désertier leurs retraites.

A Taymâ, la tempête n'a laissé debout ni un palmier, ni une maison; les citadelles construites d'énormes blocs de pierre ont seules résisté à ses efforts.

Le mont Thabîr, au milieu des nuées qui se résolvaient en pluie, semblait un vieillard vénérable enveloppé dans un manteau rayé.

Au matin, la cime du Moudjaymir, sillonnée par les eaux et couverte de débris, paraît comme le peloton d'un fuseau.

L'orage, en déchargeant ses flots dans la plaine de Ghabîr, y a fait renaître la verdure et éclore les fleurs; tel le marchand du Yaman, lorsqu'il fait halte, ouvre ses ballots et déploie mille étoffes variées.

Les oiseaux de la vallée gazouillent de joie, comme s'ils s'étaient enivrés dès l'aurore d'un vin piquant et délicieux.

Les lions, que les courants ont emportés et noyés dans la nuit, gisent étendus au loin, ainsi que les faibles et viles plantes déracinées, éparses sur le sol.

---

#### Seconde dynastie de princes de la tribu de Kinda.

Après la ruine de la branche aînée de la famille Akil-el-Morâr, la dignité de prince de la tribu de Kinda passa dans une famille collatérale, celle de ce Djabala, issu de ce Moâwia-el-Acramîn<sup>1</sup>, qui avait

<sup>1</sup> Hamza, ap. Rasmussen, p. 62; édit. de Gottwaldt, p. 141. Ibn-Khaldoun, f. 129 v°.



lement, selon l'opinion la plus générale. Aussi est-il souvent désigné par la dénomination d'*Ibn-el-Ichrtu*, c'est-à-dire, le jeune homme de vingt ans <sup>1</sup>. Je pense que l'époque de sa mort doit correspondre à l'une des premières années du règne d'Amr, fils de Hind, à l'an 563 ou 564 environ. La moallaca de ce poète achèvera de le faire connaître; il y peint lui-même ses habitudes et ses goûts <sup>2</sup>.

*Moallaca de Tarafa.*

Les vestiges de l'habitation de Khaula, sur le terrain pier-  
reux de Thahmad, paraissent comme les marques laissées par  
le tatouage sur la superficie de la main.

Mes compagnons de voyage ont arrêté en ce lieu leurs cha-  
melles, et m'ont dit : « Recueille ton courage, ne te laisse pas  
accabler par la douleur. »

Au jour du départ de mon amante, quand les litières, por-  
tant les femmes de sa tribu, traversaient la vallée de Dad,  
changée par le mirage en une mer, elles ressemblaient à de  
grands vaisseaux,

ouvrage des enfants d'Adoul, ou aux navires du fils de  
Yâmen, que les nautoniers tantôt détournent, tantôt dirigent  
en ligne droite,

tandis que la proue fend les flots, comme la main de l'en-  
fant qui joue au *Fidl* partage le tas de terre.

Dans la tribu est une jeune beauté, dont le col est orné  
d'un double rang de perles et de topazes; graciense comme la  
gazelle qui a les paupières et les lèvres noires, qui se nourrit  
des fruits de l'arac,

qui a quitté son faon pour aller paître avec ses compagnes

<sup>1</sup> *Aghâni*, II, 125 v°, 127.

<sup>2</sup> Un autre poème de Tarafa a été publié (texte arabe et traduction française), par M. de Slane, dans le *Journ. asiat.*, mai 1838, p. 461.

dans de charmants bosquets, où elle broute le *Bértr* et se couvre du branchage des arbres.

Quand cette beauté sourit, ses lèvres, en s'entr'ouvrant, laissent voir des dents aussi blanches que la camomille fleurissant sur un tertre humide qui s'élève au milieu d'un sable doux et pur.

Le soleil leur a communiqué son brillant éclat; mais cet éclat ne s'étend pas à ses gencives teintes avec la poudre d'antimoine, qu'elle a eu soin de ne pas toucher avec les dents.

Le soleil s'est dépouillé de sa parure lumineuse pour en orner son visage, dont la peau est lisse et sans tache.

Lorsqu'un projet occupe mon esprit, je sais l'accomplir à l'aide d'une chamelle vigoureuse qui, le soir et le matin, poursuit sa course rapide, sans prendre de repos.

Elle a le pas sûr. Son corps est comme un large coffre. Je presse sa marche sur un chemin que les traces parallèles du passage des animaux rendent pareil à un manteau rayé.

Elle a toute la force d'un étalon; sa chair est ferme; elle court comme l'autruche légère qui s'élance au-devant d'un mâle au duvet fin, de couleur cendrée.

Elle rivalise avec les chameaux les plus généreux et les plus vites. Son pied de derrière chasse son pied de devant avec rapidité sur un terrain bien battu.

Elle a passé la saison printanière aux deux collines, avec des compagnes que l'épuisement de leur lait rendait avides de pâturage. Elle paissait au milieu d'elles l'herbe d'une vallée arrosée par des pluies fréquentes, dont le sol est doux et excellent.

Elle obéit à la voix qui l'appelle. Elle arrête les transports du mâle ardent aux poils bruns, en lui opposant une queue si bien garnie de crins,

qu'on croirait que les ailes d'un vautour ont été attachées aux deux côtés du couard avec une aiguille de sellier.

Elle l'agite en tous sens, et en frappe tantôt le haut de sa croupe, tantôt ses mamelles desséchées, flétries, privées de lait, semblables à une vieille outre de cuir.

Ses cuisses sont bien fournies de chair; elles sont comme





Ses joues sont douces au toucher comme le papier de Damas; ses lèvres sont comme le cuir moelleux du Yaman, dont les bords, soigneusement coupés, n'offrent aucune irrégularité.

Ses yeux ont l'éclat de deux miroirs; les cavités osseuses qui les contiennent semblent des creux de rocher où repose une eau limpide.

Leurs paupières savent repousser tout ce qui pourrait leur nuire. Ils ont la même expression que les yeux bordés de noir de l'antilope, alarmée pour son tendre nourrisson.

Ses oreilles fines et toujours attentives distinguent également, dans une route nocturne, un bruit faible et un son élevé.

Leur forme effilée indique l'excellence de sa race. Elle a l'ouïe aussi subtile que le taureau sauvage qui vit solitaire sur la colline de Haumal.

Son cœur, que la moindre cause agite, bat avec vivacité entre ses larges côtes, comme une boule de pierre frappant contre des dalles solides.

Sa lèvre supérieure qui se sépare en deux, l'extrémité molle de son nez percée pour recevoir un anneau, portent le caractère de la noblesse. Quelquefois dans sa marche elle baisse la tête jusqu'à terre pour flairer le sol, et alors elle redouble de vitesse.

La crainte que lui inspire un fouet composé de lanières fortement tordues ensemble, lui fait tour à tour ralentir ou précipiter ses pas, suivant ma volonté.

Lorsque ma main le lui commande, elle tient sa tête à la hauteur du pommeau de la selle, et lance ses jambes en avant, à la manière de l'autruche qui fuit.

Telle est la chamelle sur laquelle je franchis des déserts où quelquefois mon ami s'écrie : « Plût à Dieu que je pusse te tirer d'ici, et me sauver moi-même ! »

La peur porte dans son cœur un trouble extrême; il se croit perdu, quoiqu'il n'y ait point d'ennemis embusqués sur la route.

Si mes compagnons disent, « Quel est le brave qui exécute



moi. On m'a isolé comme on isole le chameau attaqué d'une maladie contagieuse.

(Mais si les miens me repoussent, les étrangers me recherchent.) Je me vois aimé du pauvre sans asile, et du riche qui habite sous des tentes somptueuses.

Censeur qui blâmes ma passion pour les plaisirs et les combats, as-tu le moyen de me rendre immortel?

Si ta sagesse ne peut éloigner de moi l'instant fatal, laisse-moi donc prodiguer tout pour jouir, avant que le trépas m'atteigne.

Je ne m'inquiétera pas, je le jure, du moment où mes amis quitteront mon lit de mort, si je n'aimais trois choses qui sont, selon moi, le charme de la vie.

J'aime à prévenir la vigilance de ces femmes qui veulent me corriger, en buvant avant l'aurore une liqueur vermeille qui écume lorsqu'on y mêle une eau limpide.

Quand un homme en danger m'appelle, j'aime à voler à son secours, monté sur un coursier dont l'arrière-main est bien ouverte<sup>1</sup>; dont l'élan est semblable à celui du loup qu'une alarme subite chasse du voisinage de l'eau où il vient de se désaltérer.

Enfin, j'aime à abrégé la durée des jours pluvieux (et ces jours ne sont pas les moins agréables) en pressant dans mes bras, sous une tente élevée, une beauté aux formes rebondies, dont les membres ont une souplesse telle que ses khal-khâls et ses bracelets semblent attachés à des branches flexi-

<sup>1</sup> *Mouhannab*. Ce mot présente deux sens, entre lesquels hésitent les commentateurs : il peut désigner un cheval dont les jambes de derrière sont convenablement écartées l'une de l'autre, de manière que les jarrets, les boulets et sabots postérieurs ne se touchent pas; il signifie aussi un cheval légèrement *brassicourt*, c'est-à-dire, dont les canons antérieurs sont un peu arqués, un peu inclinés en dehors; conformation estimée des Arabes, quand cette courbure des canons n'est pas trop fortement prononcée. Un commentateur dit que lorsqu'un cheval est *mouhannab*, il ne se frappe point les pieds l'un contre l'autre en marchant, il ne *se coupe* pas; cette remarque s'applique également au premier et au second sens du mot.

bles d'ochar ou de ricin, que la main n'a jamais offensées.

L'homme qui a des inclinations généreuses s'abreuve à longs traits pendant sa vie. Demain, censeur rigide, quand nous mourrons l'un et l'autre, nous verrons qui de nous deux sera consumé d'une soif ardente.

Le tombeau de l'avare sordide qui s'est refusé toute jouissance, et le tombeau du prodigue qui s'est livré à ses passions, ne diffèrent point entre eux :

ce sont deux petites buttes de terre recouvertes de quelques pierres plates appliquées l'une contre l'autre.

Si le destin semble choisir les âmes nobles pour les ravir au monde, n'arrache-t-il pas aussi de préférence à l'avare ce qu'il a de plus précieux ?

La vie est un trésor qui diminue chaque jour ; ce que le temps amoindrit sans cesse doit bientôt finir par être anéanti.

Certes l'homme, tant que la mort tarde à le frapper, est comme l'animal attaché avec une corde lâche qui lui laisse la liberté de paître, mais dont son maître tient toujours en main l'extrémité.

Pourquoi mon cousin Mâlik m'évite-t-il, et s'éloigne-t-il de moi, quand je m'approche de lui ?

Il me blâme, et je ne connais pas ce qu'il peut me reprocher. C'est ainsi que j'ai déjà été dans ma tribu l'objet des injustes censures de Cart, fils d'Abad.

Mâlik me défend d'espérer aucun bien de sa part ; toute demande que je lui ferais serait aussi inutile que si elle était adressée au tombeau d'un mort.

Je ne l'ai pourtant point blessé par mes discours : est-ce donc un tort d'avoir voulu recouvrer promptement les chameaux de mon frère Mâbad ?

Pour moi, je n'oublie pas, ô Mâlik, les liens de parenté qui nous unissent ; et, je le jure, dans les occasions difficiles, tu me trouveras prêt à te secourir.

Si tu m'appelles à une entreprise périlleuse, je saurai t'aider puissamment. Si l'ennemi vient t'assaillir, je te défendrai de tous mes efforts.





Mais mon courage entreprenant, mon audace, ma résolution et la noblesse de mon origine, sont des remparts qui repoussent toutes les attaques.

Jamais, non, jamais aucune circonstance, embarrassant mon esprit, ne m'a fait passer le jour dans l'inquiétude, et n'a rendu pour moi la nuit d'une longueur éternelle.

Combien de fois, au fort de la mêlée, pour défendre ma vie et mon honneur, j'ai su fermer mon âme à la peur des dangers, à l'impression des cris menaçants des ennemis,

sur un champ de bataille où les plus braves craignaient de trouver la mort, où le guerrier, engagé dans la foule pressée des combattants, sentait trembler les muscles de ses épaules!

Combien de fois encore, assis auprès du feu avec une société de joueurs, j'ai attendu le lot que devait m'attribuer une flèche dont le bois, présenté à la flamme, avait pris une teinte jaune, et j'ai fait don de la portion que j'avais gagnée à un homme qui n'avait rien osé risquer au jeu!

Le temps t'instruira de ce que tu ignores; des nouvelles te seront apportées par des messagers, sans que tu leur fournisses des provisions de route,

sans que tu achètes pour eux un équipement de voyage, et que tu fixes une époque à leur retour.

Oui, nous possédons la vie à titre d'emprunt; empressons-nous donc de faire notre profit des avantages qu'elle peut nous offrir.

Ne demande pas quel est le caractère d'un homme, mais examine son compagnon : tel est l'un des amis, tel doit être l'autre.

L'on a vu dans le règne d'Amr, fils de Hind, qu'à l'avènement de ce prince (an 562 de J. C.), plusieurs familles taghlibites avaient refusé de le seconder dans l'expédition qu'il projetait pour venger la mort de son père Moundhir, et que les Bacrites au contraire s'étaient empressés de s'associer à son entreprise. Amr avait satisfait son ressentiment contre les

Nouveau différend entre les tribus de Bacr et de Taghlib.





*Moàllaca de Hârith* <sup>1</sup>.

Esmâ s'est éloignée. Ah! Esmâ n'est point de celles dont la présence prolongée peut devenir importune.

Elle me délaisse après les doux moments que nous avons passés ensemble sur la terre de Chemmâ.

Khalsâ, la plus voisine des stations de sa tribu, Mohiyyât, Safâh, les sommités de Fétâk, Adhib, Wafâ,

les prairies de Cata, les vallées qui sont au pied du mont Chorayb, les deux pics, Aylâ, tous ces lieux témoins de mes amours,

n'offrent plus à mes regards celle que j'y voyais naguère. Aujourd'hui, dans mon délire, je verse des larmes de regret : mes larmes peuvent-elles me rendre ce que j'ai perdu?

Hind a allumé un feu qui a frappé mes yeux, de l'endroit élevé où il était placé.

Je l'ai aperçu de loin sur la cime de Khazâza. Hélas! je n'ai pu jouir de sa douce chaleur.

Hind l'avait allumé entre Akîk et Chakhsâni avec un bois odoriférant, dont la flamme brillait comme les rayons de l'astre du jour.

Pour moi, lorsqu'il faut quitter le séjour du repos et franchir rapidement les espaces, j'emploie, pour vaincre les difficultés de mes entreprises,

le secours d'une chamelle égale en vitesse à l'autruche habitante des déserts, dont le col est long et recourbé, qui fuit vers ses petits,

quand, aux approches du soir, elle a entendu un bruit léger, et qu'elle craint les surprises des chasseurs.

Dans la course de ma chamelle, le mouvement précipité de

<sup>1</sup> On peut voir le texte imprimé dans le recueil des sept moàllacât publié par mon père, un vol. in-4°, Paris, imprim. roy. Les manuscrits offrent de grandes différences, quant à l'ordre d'après lequel sont disposés les vers de la moàllaca de Hârith. Je n'ai point toujours suivi exactement, dans ma traduction, l'ordre que présente l'édition donnée par mon père; j'en ai quelquefois adopté un autre, qui m'a paru plus conforme à la liaison des idées.

ses pieds battant le terrain fait lever derrière elle un nuage de poussière fine, semblable à un tourbillon de fumée.

On voit ses semelles de cuir tomber l'une après l'autre sur le sol qui les a arrachées <sup>1</sup>.

Avec elle j'affronte les plus vives ardeurs du soleil, tandis que d'autres, abattus par les peines de leur esprit, demeurent immobiles comme l'animal privé de la vue, attaché près du tombeau de son maître pour y périr de langueur <sup>2</sup>.

Une fâcheuse nouvelle nous a émus et affligés :

Nos frères les Arákim <sup>3</sup> (les Taghlibites) nous calomnient, et forment contre nous d'injustes prétentions.

Ils confondent celui qui est exempt de crime avec le coupable; l'innocent ne trouve pas dans son innocence un abri contre leurs attaques.

Ils veulent que tous ceux qui chassent l'onagre dans le désert soient nos parents, et que nous portions la responsabilité de leurs actions.

Sur le soir ils ont concerté leur projet hostile, et dès l'aurore un bruit affreux s'est fait entendre dans leur camp;

l'air a retenti du son confus des voix qui se répondaient, et des hennissements des coursiers, auxquels se mêlaient les cris des chameaux.

O toi qui nous peins aux yeux d'Amr sous d'odieuses couleurs, crois-tu que tes impostures puissent longtemps se soutenir?

Ne t'imagines pas que tes instigations perfides nous soient funestes. D'autres ennemis avant toi ont cherché à nous nuire.

Malgré leur haine jalouse, nous n'avons pas cessé de tenir le haut rang auquel nous élèvent les exploits de nos guerriers, notre gloire qui n'a jamais souffert aucune atteinte,

<sup>1</sup> Les Arabes garnissaient de doubles et triples enveloppes de cuir les pieds de leurs chameaux, afin de les préserver de la blessure des cailloux.

<sup>2</sup> Voy. tom. I, p. 349.

<sup>3</sup> Ce nom désigne proprement certaines familles taghlibites; la partie est ici prise pour le tout.





O toi qui nous calomnies auprès d'Amr, mettras-tu un terme à tes fausses imputations?

Nous avons à sa bienveillance trois titres que personne ne saurait nous contester.

— L'un, nous l'avons acquis à l'orient de Chakika, lorsque parurent avec leurs drapeaux de nombreuses tribus issues de Maàdd,

se pressant autour de Cays<sup>1</sup>, fortes de la présence de ce héros du Yaman, à l'aspect imposant.

Et les Awátik, cette horde redoutable que des glaives longs et étincelants pouvaient seuls arrêter,

nous les avons forcés à reculer en leur faisant des blessures pareilles à des ouvertures par lesquelles s'échappe l'eau contenue dans des outres;

nous les avons poussés jusque sur les hauteurs de Thah-láni, et chassés devant nous en rougissant leurs cuisses de leur sang.

Le fer de nos lances, qui se plongeait dans leurs corps, était comme le seau qu'on agite, pour le remplir, au fond d'un puits obstrué de pierres.

Dieu seul sait combien d'entre eux sont tombés sous nos coups et ont péri sans vengeance.

Nous avons aussi combattu ce Hodjr, fils d'Oumm Catâm<sup>2</sup>, qui vint avec sa troupe couverte d'armures brunies, ouvrages de la Perse;

c'était dans les batailles un lion au poil fauve, aux ongles terribles; c'était un printemps bienfaisant, lorsqu'une année stérile menaçait l'existence du pauvre.

Les nombreux guerriers conduits par El-Djaun, par cet El-Djaun, chef des Benou-l-Aus<sup>3</sup>, formaient une masse semblable à une montagne;

au milieu des tourbillons de poussière, notre courage a toujours été le même, soit que l'ennemi pliât devant nous, soit que le feu de la guerre fût dans toute sa violence.

<sup>1</sup> Voy. précédemment, p. 92, note 1, et p. 311, 312.

<sup>2</sup> Voy. précédemment, p. 275.

<sup>3</sup> Voy. liv. IV, p. 91, et note 3.

— Nous avons brisé les chaînes d'Imroulcays<sup>1</sup>; nous l'avons délivré de sa longue et dure captivité.

Pour venger la mort de Moundhir, nous avons immolé à son fils un roi de Ghassân, malgré la valeur de ses soldats, que nous avons taillés en pièces<sup>2</sup>;

Et nous avons amené à Hira neuf princes illustres, dont les dépouilles étaient précieuses.

— Enfin, nous avons donné naissance à Amr : il nous appartient par son aïeule Oumm Iyâs<sup>3</sup>. Elle est encore récente l'époque où nous fut apporté le présent nuptial.

Cette parenté si proche est la source de notre dévouement aux fils de Moundhir, dévouement sans bornes, comme l'immensité des déserts<sup>4</sup>.

Renoncez donc à vos orgueilleuses prétentions; cessez de méconnaître la justice. Votre aveuglement volontaire, si vous y persistez, vous deviendra funeste.

Rappelez-vous les serments faits à Dhou-l-Médjâz<sup>5</sup>, les traités conclus, et les garanties données de part et d'autre, pour prévenir désormais les iniquités et les violences. Des caprices insensés peuvent-ils détruire des engagements écrits?

Sachez que nous sommes les uns et les autres également enchaînés par les obligations contractées au jour de nos serments mutuels.

Elles sont vaines toutes vos allégations; vous agissez

1 Imroulcays, fils de Moundhir III et frère d'Amr.

2 Voy. liv. IV, p. 116.

3 La Thâlabanienne; voy. précédemment, p. 269, 286.

4 Les commentaires n'indiquent point d'une manière satisfaisante la division des trois titres que fait valoir le poète à la bienveillance d'Amr, fils de Hind. A ce qu'il me semble, le premier de ces titres comprend les services rendus par les Bacrites aux prédécesseurs d'Amr, surtout à son père Moundhir III; le second se compose des services rendus à Amr lui-même dans l'expédition de Syrie; la parenté des Bacrites avec Amr forme le troisième titre.

5 Voy. précédemment, p. 335.

comme ces hommes qui sacrifient la gazelle au lieu de la brebis<sup>1</sup>.

Est-ce sur nous que pèse la faute des enfants de Kinda, dont les guerriers sont venus piller votre contrée? Est-ce de nous que vous devez exiger des réparations?

Sommes-nous coupables du mal que vous ont fait tant d'autres? Vous nous chargez d'absurdes griefs, comme on charge de lourds fardeaux les reins d'un chameau vigoureux.

Ceux dont les glaives vous ont frappés n'appartiennent pas à notre tribu; les familles de Cays, de Djandal, de Hadhâ, nous sont étrangères.

Nous imputerez-vous aussi les délits des Bènou-Atik? Nous en sommes innocents; et si vous rompez la paix jurée, sur vous seuls tombera le blâme.

Sommes-nous complices des Hanîfa<sup>2</sup>? qu'avons-nous de commun avec les Mouhârib que la famine a réunis contre vous?

Et les Codhâa? sommes-nous responsables de leurs torts, ou bien ces torts ne nous touchent-ils en rien?

Ce n'est pas nous qui avons abandonné sur la terre de Nitâ les enfants de Rizâh<sup>3</sup> à la merci de l'ennemi; ce n'est pas nous qu'ils accablent de malédictions.

Quatre-vingts guerriers de Témîm, armés de leurs lances qui portaient la mort au bout de leurs pointes acérées,

<sup>1</sup> Lorsqu'un Arabe avait fait vœu de sacrifier une brebis, il immolait quelquefois une gazelle à la place, afin d'épargner son troupeau. Le poète fait allusion à cette substitution peu scrupuleuse.

<sup>2</sup> Les Hanîfa, quoique d'origine bacrite, formaient une tribu séparée des autres descendants de Bacr, et étaient alliés des Taghlibites depuis les dernières années de la guerre de Baçous. Le poète fait ici allusion à l'assassinat de Moundhir III par Chammir, Arabe de Hanîfa (voy. liv. IV, p. 114), et cherche à exciter Amr contre les Taghlibites, en rappelant un crime commis par un de leurs alliés (*Aghâni*, II, 360).

<sup>3</sup> Les Benou-Rizâh étaient une famille taghlibite qui, étant campée à Nitâ, sur les confins du Bahrayn, fut attaquée et pillée par un parti de Benou-Sâd-Ibn-Zayd-Monât-Ibn-Témîm, que commandait un certain Amr, fils d'Atar.

ont laissé sur la poussière des cadavres mutilés, et sont retournés chez eux avec un immense butin; l'oreille était assourdie par les voix bruyantes des conducteurs qui chassaient devant eux les troupeaux enlevés.

On a marché enfin contre les ravisseurs pour leur arracher leur proie; on n'a pu reprendre une seule chamelle, ni blanche, ni noire.

Les descendants de Taghlib sont revenus les reins brisés, dévorés d'un feu que l'eau ne pouvait éteindre.

Après tout cela, Allák<sup>1</sup> a fondu sur eux avec sa cavalerie, et les a impitoyablement massacrés.

Voici le juge qui décidera entre nous; il a été témoin de notre courage à la journée de Khiárâni; il nous a vus soutenir avec gloire la plus terrible épreuve.

*Amr, fils de Colthoum*, poète guerrier, auteur d'une moállaca, descendait de Taghlib par Djocham<sup>2</sup>. Sa mère était Layla, fille de Mohalhil, frère de Colayb; et la mère de Layla était Hind, fille de Bâdj, fils d'Otba, fils de... Sâd, fils de Zohayr, fils de Djocham<sup>3</sup>.

Sa mère Layla, fille de Mohalhil.

J'ai déjà signalé un usage barbare qui existait chez les Arabes: quelques-uns d'entre eux enterraient leurs filles toutes vivantes au moment de leur naissance<sup>4</sup>, pour s'épargner le soin de pourvoir à leur nourriture, ou pour mettre à couvert l'hon-

<sup>1</sup> Voy. livre IV, p. 116.

<sup>2</sup> Voy. sa généalogie, Tableau IX, B.

<sup>3</sup> *Aghâni*, II, 361.

<sup>4</sup> Voy. tome I, liv. III, p. 351; Maydâni, prov. *Adhallou min mawoudatin*; *Journ. asiat.*, juin 1834, p. 508. Le Corân fait allusion à cette coutume, sourat XVI, v. 61, 62; elle est proscrite formellement, sourat VI, v. 111. On remarque aussi, dans le serment que Mahomet exigea des premiers habitants de Yathrib qui embrassèrent sa doctrine, l'engagement de ne pas tuer leurs enfants.





lors, cette ville fut appelée Rahba de Mâlik, fils de Tauk <sup>1</sup>.

*Moallaca d'Amr, fils de Colthoum.*

Allons, réveille-toi, prends ta coupe, et verse-nous largement dès l'aurore les vins délicieux que donne le territoire d'Andar.

Verse-nous cette liqueur qui semble colorée avec le safran du Yaman, lorsqu'elle est mélangée d'une eau tiède qui en corrige la fraîcheur.

Goûtée par l'homme préoccupé de pénibles soucis, elle le distrait de ses peines, et rend son humeur douce et facile.

Voyez l'avare insatiable de richesses devenir tout à coup prodigue de ses biens, quand il a vidé la coupe à la ronde, et que le breuvage agit sur ses sens.

Que fais-tu, Oumm-Amr? tu éloignes de moi la coupe, tandis qu'elle devrait circuler à droite.

Sache cependant, Oumm-Amr, que, dans ce trio de buveurs, ton ami, que tu privas de son tour, ne le cède en rien à ses compagnons.

Combien de fois Balbek, Damas et Cácerin ont été le théâtre de mes plaisirs!

<sup>1</sup> *Géographie* d'Aboulféda, édit. de MM. Reinaud et de Slane, p. 281. Ibn-Khaldoun, f. 139 v°. Hariri, édit. de M. de Sacy, p. 95; nouvelle édit., p. 110.

La généalogie de Mâlik, fils de Tauk, donnée par M. de Sacy dans son commentaire sur Hariri, est très-incomplète. Voici celle que fournit Ibn-Khaldoun : Mâlik, fils de Tauk, fils de Mâlik, fils d'Attâb, fils de Zâfir, fils de Chourayh, fils d'Abdallah, fils d'Amr, fils de Colthoum. Il doit manquer encore deux degrés dans cette généalogie. Mâlik, fils de Tauk, mort en 873 de J. C. (260 de l'hég.), suivant Aboulféda, avait été, d'après le témoignage du même auteur dans sa *Géographie*, l'un des officiers militaires du calife Hâroun-Errachid, qui régna de 785 à 809 de J. C. Pour concilier ces indications, il faut nécessairement admettre que Mâlik avait été officier de Hâroun dès l'âge de 18 ou 19 ans, et qu'il était né vers 790; ce qui suppose, en comptant 30 ans par génération, neuf degrés d'intervalle entre lui et son ancêtre Amr, fils de Colthoum, au lieu de sept que présente Ibn-Khaldoun.

Jouissons du présent, car bientôt la mort nous atteindra. L'heure où elle doit nous frapper est marquée, et nous sommes des victimes irrévocablement dévouées à ses coups.

Arrête un instant ta monture, belle voyageuse! Avant de nous quitter, instruisons-nous mutuellement de ce que nous avons éprouvé

dans cette journée terrible où les sabres et les lances s'entre-choquaient; où les vœux de ta famille furent couronnés par la victoire.

Arrête, et dis-moi si, oubliant aisément les moments trop courts que nous avons passés ensemble, tu as depuis brisé les liens qui nous unissaient, et trahi mon amour fidèle.

Songe que chaque jour qui doit suivre celui-ci, que la fin de celui-ci même, renferment un avenir enveloppé d'une voile impénétrable.

Ma passion pour Layla doit-elle m'attirer les reproches de son père et de ses frères, dont j'ai déjà connu l'injustice?

Ma maîtresse, lorsqu'on la trouve seule, et qu'elle n'a point à craindre les jaloux,

découvre aux yeux deux bras potelés et fermes comme les membres d'une jeune chamelle dont la couleur est d'un blanc pur, dont le sein n'a jamais conçu.

Elle laisse entrevoir une gorge aux contours moelleux, qui semble formée de deux boîtes d'ivoire artistement arrondies, et sur laquelle nul ne porte une main téméraire.

Ses reins sont flexibles; sa stature est haute et noble; ses hanches, chargées du poids qui les environne, ont peine à se soulever;

elles ont un volume tel, que les portes sont pour elles trop étroites. Sa taille élégante m'a fait perdre la raison.

Ses jambes, pareilles à deux colonnes de marbre, sont ornées d'anneaux entrelacés, qui font entendre, lorsqu'elle marche, un cliquetis agréable.

Séparé de cette beauté, j'éprouve de plus cuisants regrets que la chamelle privée de son tendre nourrisson, qu'elle appelle de ses cris plaintifs,





Ainsi que nous, ils volent au-devant du fer meurtrier, comme si leurs glaives et les nôtres n'étaient que des jouets inoffensifs entre les mains de jeunes enfants.

Nos vêtements et les leurs semblent teints avec la pourpre.

Tandis que les autres guerriers de notre tribu, effrayés d'un danger imminent, n'osent s'avancer,

nous formons une troupe serrée, pareille à une colline mouvante hérissée de dards; nous soutenons notre honneur, et nous nous élançons les premiers.

On ne compte parmi nous que des jeunes gens qui se font gloire de mourir les armes à la main, et des vieillards dès longtemps aguerris aux périls.

S'il s'agit de combattre pour la défense de nos enfants, nous osons défier le monde entier.

Craignons-nous pour leur sûreté, les groupes de nos cavaliers, circulant autour d'eux, leur tiennent lieu de rempart;

n'avons-nous rien à redouter pour eux, nous nous armons pour aller faire de lointaines expéditions.

Le nombreux escadron des fils de Djocham-ibn-Bacr<sup>1</sup> marche broyant sous ses pas les faibles et les forts.

Jamais, non jamais, les nations n'apprendront que le courage nous ait manqué, et que nous nous soyons soumis à des humiliations.

Que personne n'ait l'audace de nous outrager; pour un seul outrage, nous rendrons mille outrages.

Fils de Hind, comment as-tu pu prétendre que nous vinsions servir dans leur demeure les princes de votre famille?

Comment as-tu pu, fils de Hind, céder aux instigations de nos ennemis, et nous traiter avec un tel mépris?

Ah! tu nous menaces, tu veux rabattre notre fierté; arrête: avons-nous jamais été les serviteurs de ta mère?

Notre courage est une lance que bien d'autres avant toi ont essayé en vain de faire plier;

<sup>1</sup> La famille de Djocham-ibn-Bacr était la branche taghlibite à laquelle appartenait Amr, fils de Colthoum.

une lance de bois dur, rebelle à l'effort de l'instrument qui la saisit pour la façonner ;

et quand l'imprudent ouvrier la retourne, elle résonne, et lui perce la tête d'outre en outre.

As-tu entendu dire qu'on ait reproché jadis quelque indigne action à la famille de Djocham-ibn-Bacr ?

Nous avons recueilli l'héritage d'honneur que nous ont laissé Alcama, fils de Sayf, qui a conquis pour nous les forteresses de la gloire ;

Mohalhîl, et Zohayr plus grand encore que Mohalhîl. Quels trésors ils avaient amassés !

Attâb, Colthoum<sup>1</sup>, tous ces héros nous ont transmis leur noble succession.

Dhou-l-Boura aussi nous a légué la sienne, Dhou-l-Boura dont sans doute on t'a raconté les hauts faits, ce généreux guerrier dont la valeur nous aidait à protéger les faibles, et était pour nous-mêmes une puissante protection<sup>2</sup>.

C'est du sein de notre famille qu'avant lui était sorti Colayb, qui a rendu son nom si célèbre : quel est le genre d'illustration que nous ne possédions pas ?

Nous sommes la chamelle indomptée, qui, lorsqu'on l'attache à un chameau pour la dresser, rompt la corde, ou brise le col de son compagnon.

Nul ne combat pour l'honneur aussi vaillamment que nous ; nul ne remplit avec autant de fidélité des engagements contractés.

Le jour où les signaux furent allumés sur la montagne de Khazâza, c'est nous qui avons fourni aux tribus conjurées le plus utile secours ;

c'est nous qui (pour n'être occupés que du soin de la vic-

<sup>1</sup> Ces personnages, et ceux qui sont nommés dans les deux vers précédents, figurent dans le Tableau IX, B.

<sup>2</sup> Dhou-l-Boura était un guerrier taghlibite, qui avait reçu ce surnom parce qu'il avait au nez des poils formant une espèce de cercle semblable à l'anneau, *boura*, qu'on passe dans la partie molle du nez des chameaux pour y attacher le licol. On ne sait pas avec certitude quel était le véritable nom de ce guerrier. Il périt dans la guerre de Raçous.

toire) avons enfermé nos troupeaux à Dhou-Orâta, laissant nos précieuses chamelles laitières réduites à brouter des plantes desséchées.

Au moment de la bataille, nous étions à l'aile droite; nos frères, à l'aile gauche.

Ils se sont élancés avec intrépidité contre l'ennemi qui était devant eux; nous avons attaqué avec une intrépidité égale l'ennemi qui nous faisait face.

Nous avons triomphé; nos alliés sont revenus avec le butin et les femmes captives; nous, ce sont les princes vaincus, chargés de chaînes, que nous avons emmenés.

Gardez-vous, enfants de Bacr, gardez-vous de nous provoquer. Ne savez-vous pas qui nous sommes?

Ne vous souvient-il plus de ce temps où nos guerriers et les vôtres se frappaient et se renversaient sur la poussière?

Nous avons encore ces casques impénétrables, ces boucliers de cuir du Yaman, ces glaives dont la lame droite est souvent courbée par la force des coups que nous portons.

Nous avons ces larges et brillantes cottes de mailles qui forment des plis au-dessus de la ceinture.

Si quelquefois nos braves s'en dépouillent, on voit leur peau noircie par le contact du fer.

Ces plis ressemblent aux ondulations des eaux, dont la surface est agitée par les vents qui l'effleurent dans leur course rapide.

A la guerre, nous montons des chevaux au poil fin et court, dont nous connaissons les qualités, nés et sevrés chez nous, et que plus d'une fois, au péril de nos jours, nous avons arrachés à l'ennemi, qui nous les avait enlevés.

Ils se précipitent dans la mêlée, bardés de fer; ils en sortent souillés de sang et de poussière, fatigués comme les nœuds de leurs rênes, qu'a usés la main du cavalier.

Des ancêtres dont la droiture était le caractère, nous ont transmis la possession de cette noble race de coursiers; nous la transmettrons nous-mêmes à nos enfants, après notre mort.



Tandis que nous combattons, nos femmes blanches et belles se tiennent derrière nous ; leur présence nous excite à les préserver de l'esclavage et de l'ignominie.

Elles ont fait jurer à leurs époux que, toutes les fois qu'ils rencontreraient des guerriers décorés des marques de la bravoure,

ils leur raviraient des chevaux, des armes, et leur feraient des prisonniers qu'ils amèneraient enchaînés deux à deux.

Toujours nous nous présentons seuls et à découvert, tandis que les autres tribus s'assurent contre nous des alliés ; tant est grande la crainte que nous inspirons !

Sur le soir, lorsque nos femmes sortent de leur demeure, elles marchent avec lenteur et balancent mollement leur corps, comme fait le buveur étourdi par les fumées du vin.

Elles donnent à nos coursiers leur nourriture, et nous disent : « Vous n'êtes point nos époux, si vous ne savez nous défendre. »

Dignes filles de Djocham-ibn-Bacr, elles réunissent à la beauté la vertu et une illustre origine.

Il n'est pas de protection plus sûre pour des femmes que celle de ces glaives dont les coups font voler les bras de nos ennemis, comme des bâchettes légères que des enfants font sauter en l'air dans leurs jeux.

Nous apaisons la faim du pauvre dans les années stériles ; nous répandons nos largesses sur ceux qui nous implorent.

Lorsque les lames sont tirées hors des fourreaux, c'est nous qui protégeons notre tribu ;

oui, dans les moments où le fer brille, nous étendons notre protection sur tous, comme si tous étaient nos enfants.

Nos glaives font rouler les têtes sur la poussière, ainsi que roulent sur un terrain uni des boules lancées par des jeunes gens vigoureux.

Quand les tribus dont Maâdd est le père réunissent leurs tentes dans une de leurs vallées, et disputent de gloire, elles reconnaissent notre supériorité ; elles savent

que nous nous empressons d'offrir à l'étranger le repas de

l'hospitalité; que nous exterminons l'ennemi qui ose se mesurer avec nous;

que nous garantissons de toute attaque ce que nous voulons garantir, et que nous fixons à notre gré notre demeure, en quelque lieu que ce soit.

Elles savent que nous prenons la défense de ceux qui se soumettent à nous, et que nous ne cessons de presser ceux qui nous résistent;

que nous rejetons les présents qui ne nous plaisent pas, et que nous accueillons seulement ceux qui nous sont agréables; que, si nous voulons nous désaltérer, nous buvons l'eau limpide; et les autres boivent après nous l'eau trouble et la boue.

Demandez aux fils de Tamáh et à ceux de Dòmí comment ils nous ont trouvés.

Lorsqu'un roi opprime et avilit les autres hommes, nous savons repousser loin de nous le joug de l'ignominie.

Nous couvrons de nos nombreux guerriers la terre trop étroite pour nous; nous couvrons les eaux de nos navires.

A nous appartient le monde, avec tous ceux qui l'habitent. Notre force, quand nous voulons la déployer, ne connaît point d'obstacle.

A peine l'enfant né parmi nous est parvenu à l'âge où on l'éloigne du sein de sa mère, que déjà les mortels les plus fiers se prosternent humblement devant lui.

Les Taghlibites, par suite de leur contact avec les colonies romaines ou les populations chrétiennes soumises, soit aux Romains, soit aux Persans, qui habitaient la Mésopotamie, embrassèrent le christianisme<sup>1</sup>. L'on ne saurait déterminer l'époque précise de leur conversion. Ils étaient probablement encore attachés au culte idolâtre, lorsque leur chef Amr, fils

Notions particulières sur les Taghlibites jusqu'au temps de la prophétesse Sedjah.

1. Ibn-Khaldoun, f. 139 v°.



pas connu, et l'on cite de Mahomet cette parole :  
 « Le guerrier bédouin que sa réputation m'eût fait le  
 « plus désirer de voir, c'est Antara <sup>1</sup>. »

*Moállaca d'Antara.*

Les poètes ont-ils laissé quelque sujet à chanter?... Mais n'ai-je pas reconnu les lieux qu'habitait ma maîtresse? mes doutes ne sont-ils pas dissipés?

Salut, demeure d'Abla dans la vallée de Djiwa! Demeure chérie, parle-moi de l'objet que j'aime.

J'ai arrêté ma chamelle, semblable à une tour par la hauteur de sa stature, afin de soulager mon cœur en me livrant à loisir à mes regrets.

Oui, c'est ici qu'Abla faisait son séjour, tandis que nous occupions Hazn, Sammán, et Motethallem.

Salut, restes d'une habitation depuis longtemps abandonnée, et que le départ d'Oumm-el-Haytham (Abla) a changée en une affreuse solitude!

O fille de Makhrim (Málik), tu résides maintenant sur une terre ennemie : combien il m'est difficile de parvenir jusqu'à toi!

Le hasard d'un instant a donné naissance à l'amour que je ressens pour elle, moi qui fais aujourd'hui la guerre à sa famille; et je nourrirais une flatteuse espérance! Non, Abla, par les jours de ton père! l'espérance n'est pas faite pour moi.

La place que tu occuperas toujours dans mon cœur, garde-toi d'en douter, sera celle d'un objet respecté, adoré.

Mais ta présence, comment pourrais-je en jouir, quand ta famille est établie aux Oneyza, et la mienne à Ghaylam?

Abla avait résolu de s'éloigner : on prépara les montures dans l'ombre de la nuit.

Quelle fut ma surprise, ma douleur, lorsqu'au matin j'a-

<sup>1</sup> *Agháni*, II, 167.

perçus au milieu des habitations, broutant les graines du khimkhim, les chamelles destinées à porter le bagage,

parmi lesquelles on compte quarante-deux mères qui donnent un lait abondant, et se distinguent par une couleur pareille aux plus noires des plumes de l'aile du corbeau!

Quelle fut ma douleur, à moi qu'Abla tient prisonnier par l'éclatante blancheur de ses dents légèrement crénelées, par la beauté de ses lèvres, sur lesquelles le baiser est si doux et si suave!

Avant que la bouche ait effleuré ces lèvres charmantes, on respire son haleine embaumée, dont le parfum est comme celui que le musc exhale d'un vase où il est conservé.

Telle encore est l'odeur des fleurs que les rosées du ciel ont fait croître dans une prairie dont jamais les troupeaux n'approchent, qui n'est pas souillée par le passage des animaux;

une prairie souvent arrosée par des nuées chargées d'une onde pure, qui rendent les petites cavités dans lesquelles l'eau repose semblables à autant de pièces d'argent;

où chaque soir, régulièrement, la terre est humectée d'une pluie bienfaisante;

où la mouche, vivant en paix, fait entendre un murmure de plaisir comme le joyeux buveur qui fredonne,

et frotte en même temps ses pattes l'une contre l'autre, imitant le mouvement d'un homme dont les mains sont mutilées, et qui s'efforce de faire tourner rapidement entre ses poignets une baguette sèche dans l'entaillure d'un autre morceau de bois, pour allumer du feu.

Le soir et le matin, Abla est mollement étendue sur des coussins de duvet; et moi je passe la nuit sur mon cheval noir, toujours bridé.

Mon lit, c'est la selle de mon coursier, qui a les jambes solides, les flancs pleins, la partie du corps qu'entourent les sangles large et profonde.

Qui me conduira à la demeure d'Abla? Sera-ce cette robuste chamelle de Chadan condamnée à n'avoir point de lait, frappée de stérilité?

Elle a marché toute la nuit, et cependant elle agite gaie-

ment la queue; son allure est fière; elle ébranle le sol, qu'elle bat d'un pied également ferme et agile.

(Elle poursuit sa route durant la journée entière), et le soir encore elle foule la terre avec la même vigueur. Telle est la course du mâle de l'autruche, qui n'a point d'oreilles, dont les jambes sont peu écartées.

Autour de lui se pressent ses petits, ainsi que de jeunes chameaux du Yaman autour d'un pasteur éthiopien, dont la langue ne forme que des sons confus.

Les petits suivent comme une enseigne la tête de leur père; ils cheminent sous ses ailes étendues, semblables aux porteurs d'un brancard funèbre, sur lesquels retombent les draps mortuaires.

Au bout d'un col mince s'élève la petite tête du guide. Chaque soir il va visiter les œufs de sa femelle, déposés à Dhoul-Ochayra. Il est pareil à l'esclave noir qui a les oreilles coupées, et qui est vêtu d'une longue pelisse.

Ma chamelle s'est désaltérée dans l'étang de Dohroudhâni, et au matin elle était déjà loin des eaux d'un pays ennemi.

(Quand on la touche avec le fouet), elle fait des écarts à gauche, comme si elle voulait éviter un chat terrible qui sur le soir fait retentir l'air de ses miaulements.

Il semble que chaque fois qu'elle se retourne avec colère contre l'animal redoutable qui est à côté d'elle, celui-ci se défend en lui déchirant la peau avec ses dents et ses griffes.

Lorsqu'elle se couche enfin pour se reposer auprès de Ridâ (on entend craquer ses membres fatigués), on croirait qu'elle s'étend sur des roseaux secs qui se brisent avec bruit sous son poids.

Tel que le jus de dattes ou le goudron épais, bouillonnant sur le feu, se répand sur les parois du vase,

ainsi découle la sueur de la tête de ma chamelle aux yeux farouches, qui est aussi robuste, aussi fringante que l'étalon le plus vigoureux.

O Ablâ, tu baisses ton voile pour dérober ton visage à ma vue. (Pourquoi me dédaigner?) Ne suis-je pas celui qui sait triompher des guerriers couverts d'armures?

Tu peux louer en moi des qualités que tu n'ignores pas. Mon caractère est doux et facile avec quiconque est juste à mon égard.

Mais si l'on veut m'opprimer, je deviens moi-même un dur oppresseur ; j'abreuve mon ennemi d'humiliations plus amères que les suc de la coloquinte.

Souvent , lorsque la fraîcheur du soir vient calmer les ardeurs du jour, je bois un vin délicieux, acheté au prix d'un brillant métal marqué d'une empreinte.

Je porte à mes lèvres une coupe de cristal d'un jaune éclatant, artistement taillée, tandis que ma main gauche tient un vase d'argent dont le goulot est fermé d'une toile fine, pour ne verser dans la coupe qu'une liqueur limpide.

Quand je suis animé par les fumées du vin, je me ruine en prodigalités ; mais ma gloire reste entière, je ne me laisse emporter à aucune action qui puisse lui donner atteinte.

Lorsque la raison reprend sur moi son empire, ma libéralité n'en souffre pas de diminution. Mes sentiments, tu le sais, *Abla*, sont nobles et généreux.

Bien des fois j'ai fait mordre la poussière à l'époux d'une jeune beauté, après lui avoir ouvert au-dessous de l'épaule une blessure pareille à une bouche dont la lèvre supérieure est fendue.

Ma main, en le perçant d'un coup prompt et mortel, a fait ruisseler son sang en flots de pourpre.

Fille de *Mâlik*, interroge les guerriers, si mes exploits te sont inconnus.

Je suis toujours placé sur la selle d'un puissant cheval, rapide à la course, portant les cicatrices de mille blessures.

Tantôt je le pousse hors des rangs pour combattre un ennemi ; tantôt je reviens vers la troupe nombreuse de mes compagnons les redoutables archers.

Ils te diront, ceux qui m'ont vu à la guerre, qu'autant j'ai d'ardeur à affronter le péril, autant je montre de désintéressement quand il s'agit de partager le butin.

Souvent j'ai attaqué un cavalier armé de toutes pièces,

contre lequel les plus courageux n'osaient se mesurer, qui n'était pas homme à fuir ou à se rendre.

Bientôt je lui ai porté un coup terrible avec une lance droite, faite d'un roseau nouveau et dur.

Le fer impitoyable a percé son armure et son corps : le fer ne respecte pas le brave.

Je l'ai laissé étendu sur la terre, pour servir de pâture aux bêtes féroces, qui l'ont déchiré, et ont dévoré ses belles mains et ses beaux bras.

Mon sabre s'est frayé un passage à travers la cotte de mailles large et serrée d'un guerrier qui savait défendre sa famille et ses amis, qui s'ornait à la guerre des marques distinctives de la vaillance;

dont la main était prompte à mêler les flèches du hasard, pendant la froide saison; qui vidait les tonneaux des marchands et faisait tomber leurs enseignes<sup>1</sup>; qui ne s'attirait de blâme que par l'excès de sa libéralité.

Lorsqu'il m'a vu descendre de mon coursier, et m'avancer vers lui pour achever de lui donner la mort, un mouvement de lèvres, qui n'était pas un sourire, a mis ses dents à découvert.

Alors je l'ai frappé de ma lance, et je lui ai déchargé un dernier coup de mon glaive tranchant, dont la trempe est excellente.

Au milieu du jour il gisait sur la poussière; sa tête et ses mains, sur lesquelles le sang était figé, semblaient noircies avec la teinture extraite de l'izhlam.

C'était un guerrier de haute stature; ses vêtements paraissaient envelopper un grand arbre plutôt qu'un homme; il ne faisait usage pour chaussure que du cuir le mieux préparé, et n'avait point eu de frère jumeau.

O beauté douce comme la brebis, heureux celui qui pourra te posséder! Ce bonheur m'est interdit; plût au ciel que je pusse y prétendre!

1 Les marchands arabes, lorsqu'ils avaient du vin à vendre, l'annonçaient en plantant devant leur tente un drapeau pour servir d'enseigne. Ils enlevaient ensuite ce drapeau quand ils avaient débité tout leur vin.



J'ai envoyé vers Abia une esclave, à laquelle j'ai dit : « Va, « épie les nouvelles, informe-toi de ce que fait ma maîtresse. »

L'esclave m'a dit à son retour : « Les ennemis ne sont point « sur leurs gardes ; le chasseur peut approcher de la brebis. »

Lorsque ma maîtresse tourne la tête, son col a la grâce et la souplesse de celui de la jeune gazelle blanche.

Je sais qu'Amr est ingrat envers moi : l'ingratitude dégoûte de la bienfaisance.

J'ai exécuté les ordres de mon oncle. Dans ces moments de lutte acharnée où l'on grince des dents, j'ai combattu

au plus fort de la mêlée et des dangers que les braves affrontent sans proférer de plaintes, en poussant des cris belliqueux.

Lorsque mes compagnons, me laissant seul en avant, se sont fait de moi un rempart contre les lances, je n'ai point faibli ; je suis resté inébranlable : mais j'avais en face trop d'adversaires pour pouvoir gagner du terrain.

Quand enfin j'ai vu nos gens, s'excitant les uns les autres, s'avancer en masse pour me soutenir, alors je me suis précipité sur l'ennemi avec ardeur.

De tous côtés on criait : « Antara ! » et les lances, semblables à de longues cordes à puits, se plongeaient dans le corps de mon coursier noir.

Il renversait avec son poitrail tout ce qui se présentait à lui, et bientôt il était couvert comme d'une housse de sang.

Atteint de mille coups, il a tourné vers moi un œil humide de larmes, et a poussé un faible hennissement.

S'il eût pu exprimer ses souffrances par des paroles, il se serait plaint douloureusement.

Cependant les juments, les chevaux, aux formes allongées, au poil fin, s'agitent avec fureur dans la mêlée, et enfoncent leurs pieds dans la molle arène.

J'oublie toutes mes peines, je reprends une force nouvelle, quand j'entends ces mots dans la bouche des guerriers : « Courage, Antara ! avance toujours ! »

En quelque lieu que je désire me transporter, mes chammelles dociles m'y conduisent. Pour accomplir les desseins

que je forme, je n'ai pas besoin d'autre aide que de mon esprit, fertile en ressources.

Mon unique crainte est de cesser de vivre avant que les chances de la guerre m'aient fourni l'occasion de punir les fils de Dhamdham,

qui attaquent mon honneur, tandis que je ne les outrage point; qui, loin de ma présence, jurent de verser mon sang.

Leur haine, au reste, ne doit point m'étonner, puisque j'ai arraché la vie à leur père, et l'ai rendu la proie des bêtes féroces et des vautours.

*Zohayr, fils d'Abou-Solma.* On regarde généralement Imroulcays, fils de Hodjr, Nâbigha Dhobyâni, et Zohayr, fils d'Abou-Solma, comme les trois plus grands poètes arabes du temps du paganisme. Zohayr était *Mozani*, c'est-à-dire, de la tribu de Mozayna, collatérale des Benou-Témîm. Les Mozayna sont les enfants d'Amr, fils d'Odd, fils de Tâbikha, fils d'Elyâs, fils de Modhar. Ils sont ainsi appelés du nom de leur aïeule Mozayna, fille de Kelb, fils de Wabra, femme d'Odd et mère d'Amr<sup>1</sup>. Cette tribu, domiciliée dans le Hidjâz, ne fait point partie de celles auxquelles j'ai consacré ce livre; mais comme elle n'a pas joué de rôle important dans l'histoire de l'Arabie, et que, pour cette raison, je n'aurai pas occasion d'en parler ailleurs, si ce n'est d'une manière incidente, j'ai cru devoir placer ici la notice que mérite Zohayr, parce que ce poète tenait aussi par les liens du sang aux Mourra de Dhobyân, qu'il a vécu dans le Nadjd parmi la race de Ghatafân, et que ses rapports avec plusieurs personnages illustres de la bran-

<sup>1</sup> *Aghâni*, II, 345 v°.



septième de ce poëme. On prétend que, vers l'année 627 de J. C., âgé de près de cent ans, il rencontra Mahomet, qui dit en le voyant : « Mon Dieu, préserve-moi du démon qui inspire cet homme ! » Zohayr mourut bientôt après, sans avoir prononcé un seul vers depuis cette prière de l'apôtre musulman <sup>1</sup>.

Ses deux fils Càb et Bodjayr, et son petit-fils Moudharrîb, fils de Càb, furent des poètes distingués <sup>2</sup>. Bodjayr et Càb se convertirent à l'islamisme en l'an 630.

*Moàllaca de Zohayr.*

Sont-ce des traces du séjour d'Oumm-Aufa, ces restes muets d'un campement sur le sol pierreux de Darrâdj et de Motethallem ?

Oumm-Aufa a-t-elle habité, entre les deux Racma, cette demeure, dont les vestiges paraissent comme des stigmates nouvellement retouchés sur les chairs du bras ?

Là viennent errer tour à tour des troupes de gazelles blanches et de vaches sauvages aux grands yeux; les petits, sortant de leurs retraites, s'élancent en bondissant vers les mères.

Je me retrouve dans ces lieux, que je n'ai pas vus depuis vingt années. A peine puis-je les reconnaître. Enfin mes doutes se dissipent :

ces pierres noircies par le feu servaient de soutiens aux chaudières; cette rigole circulaire, non encore dégradée, qui ressemble à la forme d'un bassin, entourait la tente d'Oumm-Aufa.

<sup>1</sup> *Aghâni*, II, 346.

<sup>2</sup> *Aghâni*, II, 350 v°. Solma, sœur de Zohayr, avait aussi du talent pour la poésie; elle fut mère d'El-Khansâ, femme poète qui a été nommée précédemment dans la notice sur Nâbigha, et dont il sera encore question plus loin.

Oui, je reconnais cette place, et je m'écrie : « Demeure de ma bien-aimée, puisse cette aurore t'annoncer un beau jour ! puisse le ciel te conserver ! »

Regarde, ami, ne vois-tu pas des femmes dans leurs litières passer sur cette colline qui domine l'étang de Djorhom ?

Elles sont à l'abri sous de riches tentures, sous des draperies garnies de bordures rouges, couleur de sang.

Les voilà qui ont laissé derrière elles la vallée de Soubân, et qui franchissent les hauteurs qui la terminent. Elles ont cet air de fierté que donne l'opulence.

Elles se sont mises en route dès l'aurore, et se dirigent vers la vallée de Rass, qu'elles vont atteindre avec autant de certitude que la main atteint la bouche.

Elles permettent à l'homme aimable de badiner avec elles ; l'œil curieux qui les examine découvre en elles mille charmes séducteurs.

Partout où elles ont fait halte, de petits flocons de laine rouge, détachés de leurs litières, couvrent le sol, et semblent des baies de *fana* encore dans leur entier.

Lorsqu'elles trouvent une source d'eau limpide, elles se reposent à loisir sur ses bords, avec la même sécurité que le voyageur de retour à son domicile.

Elles ont laissé à leur droite la chaîne du Kenân. Si nous avons des amis dans ces montagnes, combien n'y avons-nous pas aussi d'ennemis !

Déjà elles ont traversé une fois la vallée sinueuse de Soubân ; elles la traversent encore dans un de ses détours, portées sur des sièges larges, neufs, et artistement travaillés.

J'en jure par le temple sacré, restauré et desservi successivement par les enfants de Djorhom et par ceux de Coraych, oui (Harim et Hârith), vous avez déployé le caractère de nobles et généreux chefs, dans les petites comme dans les grandes choses.

Dignes descendants de Ghayzh, fils de Mourra, vous avez fait d'utiles efforts pour réunir deux tribus de même origine, divisées par l'effusion du sang.





elles n'étaient point complices de la mort de Naufal, de Wahb, et du fils de Mohazzam;

et pourtant c'est vous qui, pour acquitter le prix des meurtres, avez envoyé à travers les montagnes des chamelles exemptes de tout défaut

à cette tribu (d'Abs), qui sait défendre ses alliés lorsque le malheur fond sur eux dans l'ombre des nuits;

tribu vaillante qui déjoue les projets de ses ennemis, et qui, lorsqu'elle est compromise par un de ses membres, ne livre point le coupable à la vengeance des offensés.

Pour moi, je suis fatigué du poids de la vie. Oûi, certes, on doit être las de l'existence quand on compte quatre-vingts années.

Je sais ce qui était hier, je connais ce qui est aujourd'hui; mais j'ignore ce qui m'attend demain.

La mort est une aveugle qui frappe au hasard; celui qu'elle atteint de ses coups succombe, celui qu'elle manque parvient à l'extrême vieillesse.

En mille circonstances, l'homme qui ne cherche point à se concilier la bienveillance des autres est déchiré par leurs dents ou foulé sous leurs pieds.

Répandre des bienfaits pour soutenir sa considération, c'est le moyen de vivre honoré. On devient en butte aux discours injurieux quand on ne les prévient pas par la noblesse de sa conduite.

Le riche dont la main avare ne fait point partager aux siens ses richesses, est abandonné par eux et livré au mépris.

Satisfaire à ses obligations, c'est se mettre à l'abri du reproche. Celui qui porte dans son cœur le calme de la vertu ne se trouble ni ne balbutie jamais.

Le lâche qui craint la mort ne peut lui échapper, quand même il monterait avec une échelle jusque dans les cieux.

Faire du bien à des gens indignes, c'est encourir le blâme au lieu de mériter des éloges, c'est s'exposer au repentir.

Le présomptueux qui se refuse à la paix quand on lui pré-







# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME II DE L'ESSAI SUR L'HISTOIRE DES ARABES.

## LIVRE IV.

### HIRA.

#### ARABES D'IRAK ET DE MÉSOPOTAMIE.

Commencement du royaume de Hira.....	5
Les Tonoukh ou Tonoukhites, p. 5.— Leur entrée en Irak, vers l'an 195 de J. C., p. 7.— Opinion sur la fondation d'Anbâr, p. 9.— Opinions sur la fondation de Hira, p. 10.— Situation de Hira, p. 11.— Les habitants de Hira nommés <i>Ibâd</i> , <i>ibid.</i>	
Princes tonoukhites.....	14
<i>Mâlik</i> , fils de Fahm, <i>le Codhaïte</i> , et son frère Amr, p. 14.— <i>MÂLIK</i> , fils de Fahm, l' <i>AZDIRA</i> , p. 15.— <i>DJODHAYMA</i> , fils de <i>Mâlik</i> , p. 16.— <i>Adi</i> , fils de <i>Rabîa</i> , épouse <i>Ricâch</i> , sœur de <i>Djodhayma</i> , p. 18.— <i>Djodhayma</i> adopte Amr, fils d' <i>Adi</i> , p. 21.— Les deux convives de <i>Djodhayma</i> , <i>ibid.</i> — <i>Djodhayma</i> vassal du monarque persan <i>Ardchir</i> , vers l'an 228 de J. C., p. 23.— Expédition contre les tribus de <i>Tasm</i> et de <i>Djadis</i> , vers l'an 238, p. 26.— Guerre entre <i>Djodhayma</i> et <i>Amr</i> , fils de <i>Zharib</i> , <i>ibid.</i> — <i>Amr</i> est tué, p. 27.— La reine <i>Zebbâ</i> , p. 28.— Elle attire <i>Djodhayma</i> par une ruse, p. 31.— <i>Djodhayma</i> mis à mort, p. 34.	
Dynastie lakhmite ou nasrite.....	35
<i>AMA</i> , fils d' <i>Adi</i> , p. 35.— Dévouement et ruse de <i>Cossayr</i> , p. 36.— Il introduit <i>Amr</i> dans la ville de <i>Zebbâ</i> , p. 37.— Mort de <i>Zebbâ</i> , p. 38.— Durée du règne d' <i>Amr</i> , p. 39.— Coup d'œil sur les tribus arabes de Mésopotamie et sur l'histoire d' <i>Atra</i> , p. 40.— Existence incertaine d'une dynastie de <i>Benou-l-Obayd</i> à <i>Atra</i> , p. 42.— Prise et destruction d' <i>Atra</i> par <i>Sapor I<sup>er</sup></i> , p. 43.— Les tribus arabes de Mésopotamie commencent à obéir aux rois de Hira, p. 46.— <i>IMROULCAYS I<sup>er</sup></i> , fils d' <i>Amr</i> , p. 47.— Des hordes arabes ravagent la Perse, an 310-330, p. 48.— <i>Sapor II</i> tire vengeance de ces incursions, an 330, <i>ibid.</i> — <i>AMA II</i> , fils d' <i>Imroulcays I<sup>er</sup></i> , p. 52.— <i>Aus</i> , fils de <i>Callâm</i> . La maison de <i>Nasr</i> , privée quelque temps de la royauté, la recouvre bientôt, <i>ibid.</i> — <i>IMROULCAYS II</i> , fils d' <i>Amr II</i> , p. 53.— <i>NÔMÂN I<sup>er</sup></i> , ou le <i>Borgne</i> , fils d' <i>Imroulcays II</i> , p. 54.—	

Escadrons Daouçar et Chahbâ, *ibid.* — Châteaux de Sédîr et de Khabarnak, p. 55. — La récompense de Sinimmar, *ibid.* — Nômân voit en songe Siméon Stylite, p. 56. — Dispositions de Nômân au christianisme, p. 57. — Il renonce au monde, p. 58. — MOUNDHIR I<sup>er</sup>, ou l'Ancien, fils de Nômân le Borgne, p. 59. — Le prince persan Bahrâm-gour, *ibid.* — Il est aidé par Moundhir à se mettre en possession de la couronne de Perse, p. 60. — Moundhir combat les Romains, p. 62. — Désastre de son armée, an 421 de J. C., p. 63. — NÔMÂN II, fils de Moundhir I<sup>er</sup>, p. 64. — ASWAD, fils de Moundhir I<sup>er</sup>, p. 65. — Aswad remporte une victoire sur les Ghassanides, *ibid.* — Il périt dans un combat, p. 66. — MOUNDHIR II, fils d'Aswad, p. 67. — NÔMÂN III, fils d'Aswad, *ibid.* — Nômân fait la guerre aux Romains dans l'Euphratèse, an 498 de J. C., p. 68 ; — et dans la Mésopotamie, an 502, *ibid.* — Invasion des Thâlabites, ou Bacrites, dans l'Irak occidental, an 503 de J. C., p. 69. — Mort de Nômân, p. 71. — ABOU-YÂFAR-ALCAMA, p. 72. — IMROULCAYS III, p. 73. — Enlèvement de Mâ-essémâ, *ibid.* — Première journée d'Owâra, an 506, p. 74. — Traité entre Hârith et Cobâd, an 508-9, p. 75. — MOUNDHIR III, fils d'Imroulcays III et de Mâ-essémâ, p. 76. — Trait de Moundhir avec deux évêques de la secte d'Eutychès, p. 77. — Doctrine de Mazdac répandue en Perse, p. 79. — Adoptée par Cobâd, p. 80. — Moundhir évincé de la royauté ; Hârith mis à sa place, p. 81. — Catastrophe de Mazdac et de ses disciples, an 523 de J. C., p. 83. — Moundhir rétabli dans la royauté, an 523 de J. C., p. 85. — Messages de Justin et de Dhou-Nowâs à Moundhir, an 523-4 de J. C., p. 88. — Guerre de Moundhir contre les princes de la famille Akil-el-Morâr, p. 90. — Les tribus de l'Arabie centrale se soumettent à Moundhir, p. 92. — Incursions de Moundhir sur les possessions romaines, *ibid.* — Années 528 et 529 de J. C., p. 93. — Conseil de Moundhir à Cobâd, p. 95. — Bataille de Callinicus, an 531 de J. C., p. 96. — Paix. Pension payée à Moundhir par Justinien, p. 97. — Hostilités de Moundhir contre le Ghassanide Hârith-el-Aradj, an 538-9 de J. C., p. 98. — La guerre recommence, an 540, p. 99. — Moundhir met fin à la guerre entre les Bacrites et les Taghlibites, p. 101. — Corps des Rabâîn, p. 102. — Établissement du Ridâfa, *ibid.* — Cette charge attribuée aux Benou-Yarboû, vers l'an 550, p. 103. — Le jour de bien et le jour de mal de Moundhir, p. 104. — Mort du poète Obayd, fils d'Ab-ras, p. 105. — Hanzhala et Charik, p. 107. — Moundhir abolit la loi barbare qu'il s'était imposée, p. 108. — Abou-Douâd, p. 110. — Le *Djâr* ou protecteur d'Abou-Douâd, p. 112. — Journée de Halima. Mort de Moundhir, an 562 de J. C., p. 113. — AMR III, fils

de Hind et de Moundhir III, p. 115. — Expédition contre les Taghlibites et les Ghassanides, p. 116. — Pension réclamée de l'empire romain pour Amr, p. 117. — Ambassade d'Amr mal accueillie à Constantinople, an 565, p. 118. — Amr pille les Adjites par le conseil de Zorâra, p. 119. — Meurtre de Mâlik, frère d'Amr, p. 121. — Seconde journée d'Owâra; le voyageur des Barâdjim, p. 122. — La naissance de Mabomet correspond à la neuvième année du règne d'Amr, p. 124. — Le roi Amr tué par le poète Amr, fils de Colthoum, au 574, p. 125. — NÔMÂN IV et CÂBOUS, p. 128. — ΜΟΥΚΗΝΙΑ IV, après un intérim d'une année rempli par *Zayd* ou *Chahart*, p. 129. — Moundhir chez les Romains, p. 130. — Il quitte les Romains, et devient roi de Hira, p. 131. — Soulèvement du peuple de Hira, apaisé par *Zayd*, *ibid.* — Journée d'Ayn-Obâgh; Moundhir prisonnier est relégué en Sicile, an 583 de J. C., p. 132. — Anecdote de la vie privée de Moundhir; Selma et Motedjarrada, p. 134. — NÔMÂN V ABOU-CÂBOUS, p. 135. — Les fils de Moundhir, *El-Achâhib*, *ibid.* — Histoire d'Adi, fils de *Zayd*, *ibid.* — Ses ancêtres: Ayoub, p. 136. — *Zayd*, fils d'Ayoub, p. 137. — Hammâr, p. 138. — *Zayd*, fils de Hammâr, p. 139. — Adi et son père *Zayd* chargés de l'éducation de Nômân V, *ibid.* — Adi, secrétaire interprète du roi de Perse, p. 140. — Adi envoyé en ambassade à Constantinople, au 581, p. 141. — Il épouse Hind, fille de Nômân, an 582, p. 142. — Nômân était chrétien, p. 143. — Adi procure la couronne à Nômân, p. 144. — Inimitié d'Ibn-Marina contre Adi, p. 147. — Nômân combat les Ghassanides et attaque Circesium, au 583, p. 148. — Ibn-Marina indispose Nômân contre Adi, *ibid.* — Nômân attire Adi à Hira, et le fait mourir, vers l'an 589 de J. C., p. 149. — Hind se retire dans un couvent, p. 151. — Les Dârim veulent enlever le Ridâfa au Yarboû, p. 152. — Journée de Tikhfa, au 589 de J. C., p. 153. — Nômân refuse son cheval à Kesra Parwiz dans une déroute, an 590 de J. C., p. 154. — Cinq corps de troupes au service de Nômân, p. 155. — Sanâyè; Wadhâyè, p. 156. — Fleur de Nômân, anémone, *ibid.* — Ville de Nômân, Nômaniya, p. 157. — Mounakkhal, amant de Motedjarrada, femme de Nômân, p. 158. — *Zayd*, fils d'Adi, à la cour de Perse, p. 161. — *Zayd* attire sur Nômân la colère de Kesra, p. 164. — Alarmes de Nômân; il quitte Hira, p. 166. — Il demande asile à Hâni, p. 167. — Il va se remettre entre les mains de Kesra, p. 168. — Son emprisonnement et sa mort, p. 169. — Fin de la dynastie lakhmite, an 605 de J. C., *ibid.*

Dernier roi arabe de Hira . . . . . 170

IVÂS, fils de Cabissa, p. 170. — Kesra réclame de Hâni les armes et le trésor de Nômân, p. 171. — Refus de Hâni, *ibid.* — Les Ba-

- crites font des incursions dans le Séwâd, an 610 de J. C., p. 172. — Kesra veut châtier les Bacrites, p. 174. — L'armée de Kesra, conduite par Iyâs, se met en marche, p. 176. — Sommation aux Bacrites, p. 177. — Préparatifs du combat, p. 179. — Journée de Dhou-Câr; victoire des Bacrites, juillet 611 de J. C., p. 181. — Iyâs déposé, p. 184.
- Hîra devient une satrapie persane..... 185
- ZÂDIYA, p. 185. — Azâdouba peut être le même que Zâdiya, p. 187.

## LIVRE V.

## GHASSÂN.

## ARAABES DE SYRIE.

- Les Benou-Samaydâ ou Amila-el-Amâlik..... 189
- Dynastie des Odheyua..... 190
- ODHEYUA, fils de... Samaydâ, p. 190. — Les Benou-Salih, soumis aux enfants d'Odheyua, p. 191. — HASSÂN, ZHARIB, AMR, p. 192. — Septimius Odénat, p. 193. — Septimius Odénat peut être le même qu'Amr, fils de Zharib, p. 197. — Identité probable de Zebbâ et de Zénobie, *ibid.*
- Dynastie des Tonoukh et des Dhadjâima..... 199
- Phylarques tonoukhites, p. 199. — NÔMÂN, AMR, EL-HAWÂRI, p. 200. — Phylarques Dhadjâima, p. 201. — DAWOUD, fils de-Héboula, *ibid.*
- Ghassanides..... 202
- Origine des Ghassanides, p. 202. — Les Ghassanides obligés de payer tribut au phylarque, p. 203. — Ils enlèvent le pouvoir aux Dhadjâima, an 292 de J. C., p. 204. — THÂLABA, fils d'Amr, fils de Moudjâlid, premier phylarque ghassanide, p. 206. — Il poursuit les membres de la famille de Dhadjâm, *ibid.*
- Dynastie ghassanide issue de Djafna I<sup>er</sup>..... 207
- Difficultés de l'histoire de cette dynastie, p. 207. — Djafna I<sup>er</sup>, chef d'une famille ghassanide, p. 211. — Amr I<sup>er</sup>, fils de Djafna, *ibid.* — THÂLABA, petit-fils de Djafna, premier phylarque de la maison de Djafna, p. 212. — Les Aus et les Khazradj vont s'établir à Yathrib, an 300 de J. C., *ibid.* — Les Ghassanides n'étaient pas chrétiens à cette époque, p. 213. — HÂRITH I<sup>er</sup>, fils de Thâlabâ, p. 214. — DJABALA I<sup>er</sup>, fils de Hârith, *ibid.* — Introduction du christianisme chez les Ghassanides, p. 215. — HÂRITH II, fils de Djabala, p. 216. — Les Ghassanides secondent Julien dans son expédition contre les Persans, an 363 de J. C., *ibid.* — MÂWIA, p. 218. — Exploits de

cette reine contre les Romains, *ibid.* — Elle fait la paix avec les Romains, et secourt Constantinople contre les Goths, p. 219. — La reine Mária confondue par les Arabes avec une autre reine Mária, p. 220. — MOUNDHIR I<sup>er</sup>, NÔMÂN I<sup>er</sup>, DJABALA II, AYHAM I<sup>er</sup>, AMR II, fils de Hârith II, p. 221. — DJAFNA II, NÔMÂN II, fils de Moundhir I<sup>er</sup>, p. 222. — Djafna II, surnommé Mouharrik, *ibid.* — NÔMÂN III, fils d'Amr, p. 223. — NÔMÂN IV, HÂRITH III, fils d'Ayham I<sup>er</sup>, *ibid.* — NÔMÂN V, fils de Hârith III, p. 224. — MOUNDHIR II, AMR III, HODJR I<sup>er</sup>, fils de Nômân V, *ibid.* — Abou-Djobayla, p. 225. — Le commandement des Arabes de Syrie était divisé alors entre plusieurs phylarques, *ibid.*

Suite de la dynastie ghassanide issue de Djafna I<sup>er</sup>; branche de Djafna II, Al-Mouharrik. . . . . 226

DJABALA III, autrement HÂRITH IV EL-ACBAR ABOU-CHAMMIR, p. 226. — Mária aux pendants d'oreilles, p. 228. — Potage de Ghassân, p. 229. — Abou-Chammir tue Amr-el-Macsour, *ibid.* — Il est vaincu et tué par Moundhir III, roi de Hira, p. 230. — Abou-Carib, phylarque des Arabes de Palestine, p. 231. — Cays, autre phylarque des Arabes de Palestine, p. 233. — HÂRITH V EL-ARADJ, fils d'Abou-Chammir, *ibid.* — Hârith reçoit des Romains les titres de roi et de patrice, p. 234. — Ses troupes furent à la bataille de Callinicus, an 531 de J. C., p. 235. — Il est battu par Moundhir, roi de Hira, an 539, *ibid.* — Il fait une incursion en Perse, an 541, *ibid.* — Il trompe les Romains, p. 236. — Expéditions de Hârith à Taymâ et à Khaybar, p. 237. — Générosité de Hârith, après la journée de Balima, envers les poètes Nâbigha et Alcama, p. 238. — Voyage de Hârith à Constantinople, an 562, p. 240. — Ses fils, p. 241. — Son tombeau à Djillik, *ibid.* — DJABALA IV, OU HÂRITH VI EL-ASGAR, *ibid.* — Vainqueur à la journée d'Ayn-Obâgh, p. 242. — Les Ghassanides prennent part aux campagnes de Philippique contre les Persans, p. 243. — AMR IV, p. 244. — Il donne asile au poète Nâbigha, *ibid.* — Il pensionne le poète Hassân, p. 245. — ABOU-CARIB NÔMÂN VI, fils de Hârith-el-Asghar, *ibid.* — Il protège Nâbigha, p. 246. — Il commandait dans le Djaulân et le Haurân, p. 247. — HODJR II et AMR V, fils de Nômân Abou-Hodjr, p. 248. — Ils ont été célébrés par le poète Hassân, *ibid.* — Ils étaient phylarques de la Palestine, p. 249. — HÂRITH VII, fils d'Abou-Chammir, AYHAM II et MOUNDHIR III, fils de Djabala IV; CROURAHÏT, fils d'Amr ou de Djabala, p. 250. — Hârith, phylarque supérieur, *ibid.* — Le poète Hassân donne à Hârith la prééminence sur Nômân, roi de Hira, p. 251. — Ayham, ensuite Moundhir, phylarques de la Palmyrène, p. 252. — Indication sommaire de faits communs

à l'histoire des Ghassanides et à celle des Musulmans, p. 253. — Mort de Hârith, an 630, p. 255. — AMR VI, DJABALA V, DJABALA VI, fils d'Ayham II, *ibid.* — Magnificence et libéralité de Djabala, fils d'Ayham, *ibid.* — Durée de la royauté ghassanide, p. 257.

## LIVRE VI.

## NADJ.

Domination des souverains du Yaman sur les tribus de l'Arabie centrale, p. 259.

- ADWÂN, KINDA, BACR ET TAGHLIB..... 259
- Journée d'Al-Baydá, vers l'an 354 de J. C. Amir, fils de Zharib, p. 259. — Tribu d'Adwân, p. 261. — Zohayr, fils de Djanâb le Kelbite, p. 263. — Tribu de Kinda, p. 264.
- Dynastie kindienne des Akil-el-Morâr..... 265
- HODJR AKIL-EL-MORÂR. Il règne sur les Kinda et les Arabes Maaddiques, p. 265. — Son aventure avec Zyâd, fils de Héboula, p. 266. — Il reconquiert une partie du Bahrayn envahie par les rois de Hira, p. 268. — AMR-EL-MACSOÛR, fils de Hodjr; les Arabes Maaddiques ne lui obéissent pas, p. 269. — Tribus de Bacr et de Taghlib, p. 270. — Journée de Soullân, vers l'an 481 de J. C., p. 271. — Journée de Khazâz, an 492 de J. C., p. 272. — Colayb. Puissance de Colayb, de 492 à 494 de J. C., p. 275. — Son orgueil, *ibid.* — Sa mort, p. 277. — Commencement de la guerre de Baçous, an 494, p. 278. — Mohalhîl, frère de Colayb, p. 279. — Divers combats de la guerre de Baçous, p. 280. — Journée de Kiddha, ou de Tihlâk-el-lîmam, an 495 de J. C., p. 281. — Mort de Mohalhîl, p. 283. — Les Bédouins Maaddiques, fatigués de discordes, rentrent sous la loi du Yaman, p. 285. — HÂRITH, fils d'Amr-el-Macsour; il distribue à ses fils le commandement des tribus maaddiques, an 496 de J. C., p. 286. — Incursions de Hodjr et de Djabala en Palestine, an 496 de J. C., p. 288. — L'île de Iotabé enlevée à Imroulcays, frère de Hârith, *ibid.* — Incursions de Mâdicarib en Syrie, an 500 de J. C., p. 290. — Traité de paix entre l'empereur Anastase et Hârith, an 502 de J. C., *ibid.* — Hârith envahit l'Irak occidental, an 503 de J. C., *ibid.* — Cobâd, roi de Perse, négocie avec Hârith, p. 292. — Cobâd donne à Hârith le royaume de Hira, vers 518 de J. C., *ibid.* — Hârith chassé du royaume de Hira, an 523 de J. C., p. 293. — Il meurt chez les Benou-Kelb, vers l'an 524, p. 294. — HODJA, fils de Hârith; ses frères CHOURABËL, SALAMA, MÂDICARIB et ABDALLAH,



*ibid.* — Hodjr tué par les Benou-Açad, vers l'an 525, p. 295. — Discorde entre les autres frères, p. 296. — Première journée de Coulâb, vers 526 de J. C., p. 297. — Mort de Chourahbil, p. 299. — Ses frères sont détruits successivement par Moundhir III, roi de Hira, p. 301. — Les tribus de l'Arabie centrale passent sous l'obéissance des rois de Hira, années 526-530 de J. C., p. 302. — *Imroulcays*, fils de Hodjr, *ibid.* — Doutes sur son nom, p. 303. — Il se livre à la poésie; il est banni de la présence de son père, p. 304. — Il entreprend de venger son père, p. 305. — Il marche contre les Benou-Açad, p. 307. — Ses troupes l'abandonnent, p. 308. — Il va chercher du secours dans le Yaman, p. 309. — Son armée est mise en déroute, p. 311. — Il erre fugitif de tribu en tribu, p. 312. — Son séjour chez les Benou-Tay, p. 313. — Lutte de poésie entre Imroulcays et Alcama, fils d'Obda, p. 314. — Imroulcays sollicite l'appui de l'empereur Justinien, an 531 de J. C., p. 316. — Il quitte les Benou-Tay, p. 318. — Il dépose tout ce qu'il possède entre les mains du juif Samouel, et passe à Constantinople, vers 535 de J. C., p. 319. — Sa mort, vers 540 de J. C., p. 322. — La foi de Samouel, *ibid.* — Mots de Mahomet au sujet d'Imroulcays, p. 324. — Les poésies d'Imroulcays ont servi de modèle aux poètes postérieurs, p. 325. — *Moàllaca d'Imroulcays*, p. 326.

Seconde dynastie de princes de la tribu de Kinda . . . . . 332

Suite de l'histoire des tribus de Bacr et de Taghlib . . . . . 334

Fin de la guerre de Baçous, vers 534 de J. C., p. 334. — Les Taghlib se transportent en Mésopotamie, p. 336. — *Les deux Mourakkich*. Mourakkich l'Ancien, p. 337. — Il meurt d'amour, p. 339. — Mourakkich le Jeune, p. 340. — Son intrigue avec la princesse Fâtima, p. 341. — *Tarafa*, p. 343. — Il annonce, dès son enfance, ses dispositions pour la poésie, p. 344. — Son inconduite, p. 346. — Il passe avec Motelammis au service d'Amr, fils de Hind, p. 348. — Lettres perfides de recommandation données par Amr à Tarafa et à Motelammis, p. 350. — Mort de Tarafa, vers l'an 564 de J. C., p. 351. — *Moàllaca de Tarafa*, p. 352. — Nouveau différend entre les tribus de Bacr et de Taghlib, p. 361. — La contestation soumise au jugement du roi Amr, fils de Hind, p. 362. — *Hârith, fils de Hillzé*. Il plaide pour les Bacrites, p. 364. — *Moàllaca de Hârith*, p. 366. — *Amr, fils de Colthoum*; sa mère Layla, fille de Mohalhil, p. 373. — Il plaide la cause des Taghlib devant le roi Amr, p. 375. — Il venge une insulte faite à sa mère Layla, en tuant Amr, an 574 de J. C., *ibid.* — Il compose sa *moàllaca* postérieurement à ce meurtre, p. 376. — Il est fait prisonnier par Yazid, et ensuite relâché, p. 377. — Les Taghlib, en guerre contre Moundhir IV, pas-



- Journée de Dhou-Hoça, p. 442. — Trêve. Les Abs donnent des otages, *ibid.*
- Aventures de Hârith, fils de Zhâlim . . . . . 443
- Hârith rencontre Khâlid chez le prince Nômân, p. 444. — Il est provoqué par Khâlid, p. 445. — Il tue Khâlid, an 575 de J. C., p. 446. — Nômân fait poursuivre Hârith, p. 447. — Hârith fugitif, p. 448. — Il se venge de Nômân en tuant un jeune fils de ce prince, p. 449. — Hârith chez les Benou-Témim, p. 452.
- Reprise de la guerre de Dâhis entre Abs et Dhobyâu . . . . . 453
- Hodhayfa massacre les otages. La guerre recommence, an 576 de J. C., p. 453. — Journée de Yâmoriya, même année, p. 454. — Journée de Habâa, même année, *ibid.* — Tomâdhir, mère de Cays, tuée par Hodhayfa, p. 455. — Hodhayfa et ses frères massacrés par les Abs, *ibid.* — Les Abs émigrent chez les Hanifa, ensuite chez les Benou-Sâd, p. 458. — Journée de Forouk, p. 459. — Les Abs se retirent chez les Dhabba, puis les quittent, p. 460.
- Guerre entre les Benou-Témim et les Benou-Amir . . . . . 461
- Race de Témim; ses différentes branches, p. 461. — Zorâra, fils d'Odas; ses fils Lakit, Hâdjib, etc., p. 464. — L'hospitalité donnée par Hâdjib à Hârith, fils de Zhâlim, fait naître la guerre entre les Témim et les Amir, p. 465. — Hârith quitte Hâdjib, p. 468. — Journée de Rahrahân, an 578 de J. C., p. 470. — Lakit refuse de donner la rançon demandée pour son frère Mâbad prisonnier, p. 471.
- La guerre de Dâhis entre les Abs et les Dhobyân compliquée avec la guerre entre les Témim et les Amir . . . . . 472
- Les Abs chez les Benou-Amir, p. 472. — Les Dhobyân s'unissent aux Témim contre les Abs et les Amir, p. 474. — Les princes El-Djaun et Nômân promettent des renforts à Lakit, *ibid.* — Journée de Chib-Djabala, an 579 de J. C., p. 475. — Déroute des Témim, des Dhobyân et de leurs alliés, p. 481. — Mort de Lakit, *ibid.* — Naissance d'Amir, fils de Tofayl, p. 482. — Les Abs se brouillent avec les enfants de Djâfar, p. 484. — Les Abs s'allient aux enfants d'Abou-Bacr-ibn-Kilâb, p. 485. — *Labid, fils de Rabia.* Son aventure avec Rabi, fils de Zyâd, chez Nômân, roi de Hira, an 590-2 de J. C., p. 487.
- Conclusion des aventures de Hârith, fils de Zhâlim . . . . . 489
- Hârith prisonnier, p. 489. — Cotâda, chef des Hanifa, l'aide à se sauver, p. 490. — Hârith passe à Yathrib; son combat avec Amr, fils d'El-Ituâba, p. 491. — Il se rend en Syrie auprès d'un prince ghassanide, p. 492. — Il est mis à mort, an 590-2 de J. C., p. 493.
- Fin de la guerre de Dâhis . . . . . 494
- Les Abs, mécontents des Benou-Amir, songent à rentrer dans le pays



p. 570. — Origine de longues inimitiés entre les Témim et les Bacr, p. 571. — Journée de Zouwayrayn, vers 604-5 de J. C., *ibid.* — Journée de Melhem ou d'El-Hâir, vers 605-6 de J. C., p. 572. — Cays, fils d'Acim, p. 573. — Caravane pillée par les Témim, vers 609 de J. C., p. 575. — Journée de Safaca ou de Mouchakkar, an 611 de J. C., p. 576. — Deuxième journée de Coulâb, an 612 de J. C., p. 579. — Journée de Nibâdj et de Taytal, vers 615 de J. C., p. 592. — Journée de Moukhattat, vers 620 de J. C., p. 593. — Affaire de Khaw; mort d'Otayba, vers 621 de J. C., p. 594. — Mort de Hafazan, p. 595. — Zibricân et Moukhabbel, p. 596. — Journée d'El-Ozbâla, vers 629 de J. C., p. 597. — Journée de Naca-Haçan; mort de Bostâm, vers 629 de J. C., p. 598. — Journée de Wocayt, an 630 de J. C., p. 600. — Journée de Chaytayn, fin de l'an 630 de J. C., p. 604.

## BENOU-TAY

605

Territoire des Tay, p. 605. — Leurs principales divisions et subdivisions, p. 606. — *Hâtim*, p. 607. — Aventure de Hâtim avec les poètes Obayd, Nâbigha et Bichr, p. 608. — Hâtim donne sa lance à un ennemi, p. 611. — Il se met à la place d'un captif, p. 612. — Il épouse Mâwia, p. 613. — Défi entre Hâtim et la famille de Lam, p. 616. — Le cheval de Hâtim, p. 622. — Hâtim est répudié par Mâwia, p. 624. — Opinions sur l'époque de la mort de Hâtim, p. 627.

Guerre de Fécâd (de 600-5 à 625-30 de J. C.).....

629

Les Djadila dans le désert de Syrie, p. 629. — Ils reviennent sur le territoire de Tay, p. 630. — Époque probable de cette guerre, p. 631.

*Zayd-el-Khayl*. Un cheval de Zayd-el-Khayl pris par les Benou-Saydâ, p. 632. — Zayd-el-Khayl fait prisonniers et relâche Amir, fils de Tofayl, Câb, fils de Zohayr, et Motaya, p. 633. — Sa générosité envers un voleur, p. 636.

## LIVRE VII.

## YATHRIB.

Établissement des Juifs à Yathrib.....

641

Les Amâlica premiers habitants de Yathrib, p. 641. — Les Juifs leur succèdent, *ibid.* — Opinions sur la formation de la colonie juive du Hidjâz, p. 642. — Cette colonie est soumise aux rois de Juda, p. 643. — Les Nadhir et les Corayzha, p. 645. — Les Caynocâ et autres familles juives et arabes sur le territoire de Yathrib, *ibid.* — Arrivée des deux tribus arabes d'Aus et de Khazradj, p. 646. — Siège de Yathrib par un roi himyarite, p. 647.

- Les tribus arabes d'Aus et de Khazradj dominant à Yathrib. 648  
 Branches principales des Aus et des Khazradj, p. 649. — Hostilités  
 entre les Juifs et les Arabes, *ibid.* — Mâlik, fils d'Adjlan, demande  
 du secours au prince Abou-Djobayla, p. 650. — Massacre des chefs  
 juifs, *ibid.* — Les Aus et les Khazradj maîtres de Yathrib, an 592-5  
 de J. C., p. 652. — Second siège de Yathrib, vers 495 de J. C., p. 653.  
 — Ohayha, fils de Djoulâh, p. 654. — Levée du siège, p. 656.
- Première guerre entre les Aus et les Khazradj. . . . . 657  
 Le meurtre d'un protégé de Mâlik fait naître une guerre, vers l'an  
 497 de J. C., p. 657. — Ohayha est un des principaux acteurs de cette  
 guerre, p. 659. — Paix conclue par l'entremise de Moundhir, fils de  
 Harâm, vers l'an 520-5 de J. C., p. 661. — Cays, fils de Khatim. Il  
 entreprend de venger son aïeul et son père, p. 663. — Il tue le meur-  
 trier de son aïeul, ensuite le meurtrier de son père, p. 665. — Au-  
 tre version des mêmes faits, p. 666. — Hassân, fils de Thâbit. Date  
 de sa naissance, p. 669. — Sa généalogie, *ibid.* — Il est le premier des  
 poètes citadins de son siècle, p. 670. — Ses relations avec les princes  
 de Ghassân et avec le roi de Hira Nômân V Abou-Câbous, p. 671.
- Deuxième guerre entre les Aus et les Khazradj, dite guerre  
 de Hâtib. . . . . 674  
 Guerre commencée vers l'an 583-4 de J. C., p. 674. — Amr, fils  
 d'El-Itnâba, créé prince de Yathrib, p. 675. — Premières luttes peu  
 sanglantes, *ibid.* — Polémique entre Cays et Hassân, p. 676. — Les  
 Khazradj ont l'avantage sur les Aus, p. 677. — Manque de foi et  
 cruauté des Khazradj envers les Juifs, p. 678. — Alliance des Juifs  
 avec les Aus, p. 679. — Les Khazradj rejettent les sages conseils  
 d'Abdallah, fils d'Obay, *ibid.* — Ils choisissent pour chef Amr, fils  
 de Nômân, p. 680. — Les Aus mettent à leur tête Abou-Cays, *ibid.*  
 — Journée de Boâth, vers l'an 615 de J. C., p. 681. — Victoire des  
 Aus, p. 684. — Prisonnier échangé contre un bouc, p. 686. — Mort  
 de Cays, fils de Khatim, p. 687. — Abdallah, fils d'Obay, sur le point  
 d'être élu roi de Yathrib, p. 688. — Les Aus et les Khazradj en-  
 trent en relations avec Mahomet, an 620 de J. C., *ibid.*

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

SBN 049808

